

Alex Matik

I

Et puis plus rien. C'était fini. Une petite cérémonie dans le cimetière de La-Croix-en-Touraine. Alex Matik. Décédé le 23 mars 2004 à l'âge de 75 ans. Pas d'enfant, pas de femme. Pas de famille, à part sa très vieille mère. Sénile par ailleurs. Elle n'avait pas assisté à l'enterrement. Restée dans son hospice, près de Saint-Etienne.

Il n'y avait pas grand monde. Quelques femmes, assez jeunes, trois hommes. Et puis les croque-morts. Nous n'avons presque rien échangé, hormis quelques regards, indifférents. Nous ne nous connaissions visiblement pas. Je reconnaissais avec peine certains visages photographiés. Ils avaient vieillis, et moi aussi.

Alex Matik. Avait choisi La-Croix-en-Touraine, pour le calme et la verdure. Je crois qu'elle a fini par avoir raison de lui. Un peu plus de dix ans.

Je ne suis pas de la famille. C'est la réponse que j'ai donné à tout le monde autour de moi. Non, je ne suis pas apparenté au défunt. Oui je suis un ami. Ça les étonne. Je semble bien trop jeune. Quel âge ai-je l'air d'avoir. Vingt-cinq ou trente ans ?

C'est moi qu'Alex a désigné pour s'occuper des funérailles. C'est marqué sur le papier que m'a envoyé le notaire : « M. Paul Peloz sera chargé d'organiser la cérémonie. Personne d'autre. » Je ne pouvais pas refuser. Je n'avais revu Alex qu'une ou deux fois depuis qu'il s'était installé au vert. Nous ne nous téléphonions pas.

J'étais également *exécuteur testamentaire*. Pour ça c'était assez simple. L'héritage était maigre. Il en léguait une partie à un cousin éloigné, apparemment nécessiteux et le reste irait à sa mère. J'étais en outre chargé de sa bibliothèque, de ses manuscrits.

Je n'ai jamais cru qu'il pourrait mourir si vieux. Et pourtant j'étais secoué par sa mort. Il n'avait pas souhaité attendre le terme naturel de sa vie et s'était donné la mort de façon sobre et efficace. On m'a posé des questions, si je savais qu'il comptait agir de la sorte. Si Alex était sujet à des pulsions d'autodestruction. Je n'ai rien dit. Cela aurait traîné. Mais je savais depuis longtemps que c'est ainsi qu'il concevait sa propre fin. Ces enquêteurs inquiets auraient dû se pencher un peu plus sur ses livres, notamment *Le jour trop loin*.

II

Je suis arrivé à La Croix-en-Touraine par le train. Il faisait froid ce matin-là. Un homme m'attendait sur le quai. Le notaire avait voulu me rencontrer en personne. Il connaissait vraisemblablement bien Alex. Ils étaient même amis. Cela datait d'avant son arrivée ici. Un hasard ? Il m'a conduit dans son bureau, à Bléré, de l'autre côté du pont qui traverse le Cher.

Il m'a tendu l'enveloppe qui contenait ses dernières résolutions. Le notaire les connaissait malgré le scellé sur l'enveloppe. Ils en avaient convenu ensemble. Le ton était cordial, son écriture, maladroite, tremblante, était illisible en bout de lignes. Il me donnait la liste précise des personnes qu'il souhaitait que je contacte le jour de son enterrement. Une vingtaine de personnes, de toute la France. Il se doutait que toutes ne pourrait pas venir. Il y avait aussi l'argent qu'il jugeait nécessaire pour remplir ses volontés. En voyant les coupures

j'ai été un peu surpris, tant de précisions ! Le notaire a dissipé mes doutes, tout était en règle, *parce qu'ils étaient amis.*

Il m'a laissé m'installer chez Alex. Je n'y voyais pas d'objection, non. Sa maison était simple, avec un petit jardin, une petite cour.

Les pièces étaient rangées, contrairement au capharnaüm qui régnait chez lui à Lyon. Il n'y avait que trois pièces, une chambre, un salon-cuisine et sa bibliothèque, donnant sur le jardin. Tout était propre. Il faudrait tout emporter, tout déménager, j'avais un mois.

L'après-midi je suis allé voir le corps à la morgue. La froideur ne l'avait pas gâté. Il ne souriait pas bien sûr mais je l'ai reconnu malgré tout. Je ne me suis pas attardé. Dans la salle d'attente, un curé était assis, les bras croisés. Je l'ai salué d'un geste de la tête. Il ne m'a pas vu.

J'ai passé la soirée à essayer de contacter les personnes de la liste. Ce furent les mêmes voix qui résonnèrent dans mes oreilles. Toutes désolées, faibles, éloignées. J'ai fini par arrêter, il était trop tard. Il fallait s'occuper des courriers. Je me suis couché tard ce soir-là, épuisé.

Est-ce le fait d'avoir dormi dans le salon, d'avoir refusé de passer la nuit dans son lit ? J'ai rêvé en boucle de ses yeux, ses yeux de mourant, errant dans la rue Pasteur et ne m'accordant qu'un mince regard méprisant. Je me suis réveillé en sueur, de bonne heure finalement. Et le jour qui filtrait à travers les rideaux de la cuisine m'a rappelé à l'ordre.

III

Je connais Alex Matik depuis longtemps. J'étais en terminale au lycée Saint-Louis. Il enseignait la philosophie. Je me souviens encore avec émotion de notre premier cours d'introduction. Un premier cours qui failli durer toute l'année. Il avait commencé par nous demander ce que nous savions de la classe de philosophie. Il voulait, selon lui, soulever nos préjugés, nous en apprendre les réalités. Il avait cité Bachelard, je ne me souviens plus exactement de la phrase, elle parlait des obstacles épistémologiques que l'activité scientifique devait surmonter, par l'étude, tout en prenant en compte ces postulats, même faux, dans l'établissement de la vérité. Je n'ai pas tout compris sur le coup. Quand mon tour est venu, je n'ai pas su quoi répondre. Je n'avais pas de préjugé en particulier. Je venais simplement pour apprendre et comprendre. Il a souri en hochant la tête : « Ne pas avoir de préjugé, c'est déjà en formuler un, de taille, l'idée que la philosophie est une discipline pure, sans attache fixe. Ce n'est pas si bête, seriez-vous kantien ? » On ne peut pas dire que cette première approche m'ait ouvert à la philosophie. J'étais noyé, complètement noyé dans cette masse de mots autonomes : métaphysique, épistémologie, kantien et bergsonien, essentialisme, conscience même, dansaient dans mon esprit comme autant de marionnettes folles. Mais le professeur, M. Matik, m'avait déjà adressé la parole, cette parole sibylline et délicate que j'attendais, que j'entendais au fond de moi depuis si longtemps.

Pourtant, je n'ai jamais été un élève modèle. Loin d'être premier de classe, je me traînais juste en dessous de la moyenne, sans jamais l'atteindre. C'est un hasard si je n'ai pas manqué mon bachot à cause de la philosophie. « Etat et philosophie ». Joli sujet me direz-vous. Mon écriture a dû plaire au correcteur, je ne sais pas, car je ne savais pas de quoi parler.

J'ai suivi ses cours avec passion. Malgré l'épais brouillard qui se formait au-dessus de mon front, j'avais soudainement l'impression d'accéder au trône de la Raison. Pétri d'idéalisme en somme, je voyais dans la philosophie le moyen le plus sûr de me distinguer des hommes.

On racontait de drôles de choses au sujet de M. Matik. On prétendait qu'il avait fait de la prison. On craignait de le voir arriver en cours, un couteau entre les dents, décidé à nous massacrer un à un. D'autres encore assuraient l'avoir vu dans tel café, accoudé au bar,

discutant avec de gros camionneurs aux bras tatoués de femmes nues. On racontait qu'il aimait se balader le soir tard sur les quais, qu'il habitait avec une putain, qu'il buvait, qu'il était flic. Quand il était absent, nous croyions tous qu'il ne reviendrait pas, qu'on l'avait embarqué.

Les autres professeurs semblaient l'ignorer complètement. Je me souviens nettement de Mme Chevret, professeur d'histoire et de géographie. A la fin d'un cours, alors que la salle se vidait, je me souvenais de ces mots, à propos de l'Occupation, « tout le monde n'a pas eu la conscience tranquille vous savez, même parmi nos collègues, notamment en philosophie. » Il n'y avait qu'un seul professeur de philosophie. Mais qu'est-ce que cela voulait dire ?

Il me revient certains des sujets qu'il nous donnait à faire sur table ou à la maison. « La raison a-t-elle toujours raison ? » ; « Science et avenir » ; « Je suis, tu es » ... Je passais des heures, attablé dans la bibliothèque du lycée, allongé sur mon lit, à vélo, dans la salle-de-bains, aux repas, à y réfléchir. Pourtant, jamais je n'ai réussi à articuler ce qu'au fond je pensais. Il fallait attendre la correction. La correction, c'était mon devoir, mes idées, énoncées par Monsieur le Professeur.

M. Matik parlait et j'approuvais. Jamais je n'avais senti une plus grande concorde entre mes sentiments intimes et la parole professorale. Il énonçait ce que je percevais. Je nageais dans les intuitions, sans perche ni gilet, tandis qu'il jetait çà et là des concepts salvateurs. Les heures passaient vite à l'écouter nous parler de Platon et de la grotte de Lascaux, de Descartes et des huîtres, de Kant et de ses coquillages.

Au cours de l'année le chahut se faisait de plus en plus gros. M. Matik ne s'interrompait pas pour nous faire taire. Nous arrivions en retard, sans excuse. Il s'en foutait. Les sonneries réglaient son organisme. Il expédiait l'appel d'un regard circulaire, oubliait complaisamment de noter les absents, et il commençait son cours, d'une voix puissante.

Le programme ? Il s'en moquait. Un élève, Guillaume Bedon, un petit gros fort en gueule, l'avait interpellé au milieu de l'année « Hé, monsieur, on en est où du programme ? » M. Matik avait levé ses yeux sombres de son bureau. « Une question intéressante M. Bedon, je regrette que de pareilles interrogations ne vous montent pas au cerveau plus souvent. Tâchez de les écrire dorénavant. Mais je continue... » Et il avait continué, laissant le pauvre Bedon désespéré. Le lendemain, le petit gros racontait à tout le monde que M. Matik était convoqué chez le proviseur. Ses parents s'étaient plaint des lacunes de leur fils, et s'interrogeaient sur la poursuite du programme. Cette histoire m'amusa beaucoup car je me demandais si M. Matik aurait le culot de rembarquer monsieur et madame Bedon.

Nous n'avons pas eu classe de Philosophie cette semaine-là. Guillaume Bedon se vantait d'avoir fait renvoyer le professeur. Finalement, M. Matik revint la semaine suivante et continua le cours qu'il avait laissé en plan. Il avait seulement dit : « Vous êtes des fainéants, c'est vrai, mais ce n'est pas *vraiment* de votre faute. Les responsables paieront un jour ou l'autre, voilà tout ». Guillaume Bedon n'obtint jamais la moyenne.

IV

Il portait toujours une grande veste noire à rayures blanches, très fines. Et des souliers pointus, vernis. C'était très chic, surtout dans le quartier. Mais cette élégance cachait mal son indigence. Les cheveux gras, mal peignés, la barbe fournie, inégale, des cernes aussi lourdes que des malles de voyage. Il faisait peur, je me souviens, au petit commis de la boucherie. Quand il arrivait dans la boutique, le jeune apprenti, qui devait avoir dans les seize ans, s'enfuyait dans l'arrière boutique. Il ne revenait qu'ensuite, une fois que Monsieur le Professeur avait payé.

Il habitait du côté de la Croix-Rousse, je crois, sur les hauteurs de Lyon. J'habitais avec mes parents rue Coste, sur la commune de Cuire. Je le voyais parfois descendre la

grande rue de la Croix-Rousse. Pourtant mes camarades m'avaient assuré qu'il habitait à la Guillotière, qu'on l'y avait vu souvent le soir, les bras ballants, les yeux cernés, une cigarette à la bouche. Toutes les légendes circulaient sur son compte. Rémi Varlin, fils d'un commerçant, pourvoyeur de caramels à toute la classe, prétendait que M. Matik était un malfrat qui vendait de l'alcool frelaté dans une cave de la Presqu'île et que les revenus de son trafic lui permettait d'aller au bordel. Il savait cela de *source sûre*, car le bordel était dans la rue de Rémi. Mais il était contredit par Martin Lalouche. Lalouche disait que M. Matik était client de sa mère, coiffeuse près de Perrache. Un jour qu'il était venu se faire couper les cheveux, elle avait aperçu à son bras une énorme cicatrice et s'était empressé de lui demander l'origine. Matik lui avait raconté son voyage en Afrique, son combat contre un terrible crocodile une fois qu'il était tombé de sa pirogue. Mon témoignage était par trop banal pour que j'ose le leur raconter. Bondy, le plus âgé, se vantait de lui avoir offert une cigarette, un soir qu'il vadrouillait, complètement ivre, près de la place Sathonay.

J'écoutais ces récits avec intérêt, désireux moi aussi de percer les secrets de sa vie. Moi aussi d'ailleurs j'avais ma propre idée. L'ayant vu plus d'une fois s'engouffrer dans l'église de Croix-Rousse et y rester des heures, je supposais qu'il était dévot, qu'il priait et se confessait tous les jours que Dieu fait. Quand je l'apercevais, de la fenêtre de la cuisine, je sortais discrètement et je le suivais. Quand je lui ai dit par la suite l'avoir filé plus d'une fois, il m'a assuré n'avoir jamais rien remarqué. Je n'en suis pas si sûr. On n'est pas discret quand on a dix-sept ans.

V

Conforté par mon succès inattendu au baccalauréat, je me suis inscrit en faculté de philosophie. J'ai durement travaillé pendant ces années. Je n'ai pas revu M. Matik. C'était comme un parasite de la mémoire, une sorte d'horizon à l'envers, vers lequel je tendais tout en tâchant de m'en dégager.

Je n'ai pas voulu faire mes études à Lyon, pour cette raison. Mes tristes parents n'ont jamais compris pourquoi j'avais choisi Grenoble. Je me levais tous les matins à six heures, prenait un repas léger, emportait avec moi des tartines, et je partais à pieds pour la gare. Tous les jours je prenais le train pour Grenoble. Le train était mon bureau, ma salle d'étude. J'y ai lu *Le Discours de la méthode* et *La République*, les petits textes de Kant sur les Lumières et la philosophie, tout Spinoza. De ce temps je garde à l'esprit l'idéal de l'étude, la nostalgie du stoïcisme. Je sortais peu. Pourtant je revoyais certains de mes camarades de classe, Lucien Prétoire et Guillaume Bedon qui préférèrent eux aussi faire le début de leur cursus à Grenoble. Avec eux, je prenais du bon temps. Nous allions surtout chez Legrand, un étudiant historien de leurs amis. Nous buvions beaucoup, et mal. Chaque lendemain d'ivresse était pour moi l'occasion de grandes déclarations morales, sur l'hygiène de vie du philosophe, la bêtise des hommes, l'irrationalité du monde.

Malgré tout mon entrain à incarner la philosophie dans mon être et dans le monde, je restais un médiocre étudiant, tout juste bon à comprendre les cours qu'on nous dispensait et à les recracher en temps voulu. C'est pourquoi j'ai réussi sans aucun mal les concours de l'enseignement.

J'ai enseigné cinq ans avant de revoir M. Matik. Je jure n'avoir pas cherché à le retrouver. J'avais fini par demander ma mutation pour Lyon. A l'époque, j'étais déjà amoureux d'Alice. Je l'avais rencontrée quelques mois auparavant et nous formions un couple « beau à voir » comme disaient nos amis. C'était une connerie. Mais nous nous aimions tendrement. Elle travaillait au Crédit Lyonnais. Quand elle a été muté sur l'agence de la Part-Dieu nouvellement inaugurée je l'ai suivi. Je n'avais donc pas postulé pour un établissement en particulier. C'est donc le hasard qui m'a conduit dans le même que M. Matik. Je voulais le

revoir c'est vrai, mais je n'y pensais pas en tant que collègue de travail. Ce ne fut d'ailleurs pas tout à fait le cas.

Il ne m'avait pas reconnu tout de suite. Il n'était même pas là pour la première rentrée des classes que je fis. Il était en congé maladie. Son nom était inscrit sur un des casiers de la salle des professeurs. J'ai demandé à M. Lindon, un jeune promu comme moi, s'il savait qui était ce Matik. La description qu'il me fit du bonhomme ne me laissa aucun doute. Grand, mal peigné, les yeux sombres, l'air inquiétant mais bien vêtu. Il était là depuis trois ou quatre ans. Il avait quitté son lycée d'origine, où il avait enseigné pendant plus de dix ans, à la suite de violents désaccords avec le proviseur de l'époque, M. Dumoulin. Il se trouvait que je connaissais M. Dumoulin, il avait été mon professeur d'épistémologie à Grenoble. Je me souvenais d'un homme exigeant, mais aussi de mauvaise foi.

Il ne m'avait pas reconnu donc. Il était arrivé au lycée à la fin de septembre. Il n'avait pas changé. Je me souviens de son air allongé, d'une noirceur absolue. Il avait l'air malade, le teint cireux. Mais il était propre, son costume repassé, une pochette immaculée du côté droit. Il sentait très fort le tabac à bourrer les pipes. Une petite calvitie menaçait le haut de son crâne, que l'on voyait d'autant mieux qu'il se tenait légèrement penché en avant. Je l'ai tout d'abord salué comme un collègue, la main fermement tendue. Il a eu un geste surpris et il a pris ma main en articulant un bonjour atténué par le raclement de sa gorge. Je crois bien qu'il ne m'a pas regardé. Ce n'est que le lendemain que je lui ai parlé directement.

- Bonjour M. Matik
- Humm b'jour, monsieur.
- Monsieur Paul Peloz, professeur de philosophie tout comme vous. J'ai été votre élève. Il m'a regardé un peu mieux.

- Paul Peloz... - il s'est gratté la gorge en me scrutant – terminale *scientifique*, c'est bien ça ? je ne me souviens absolument pas de vous. Mais je me rappelle votre classe. Il y avait un Bedon, n'est-ce pas ? famille d'imbéciles... Je les ai tous eu, les Bedon... tous plus stupides... méchants même parfois. Comme pour tous ses gosses, la mère Bedon est venue se plaindre au sujet du *programme*. Quelle sombre créatine ! Le proviseur m'a convoqué, j'ai vu la mère. Oui je l'ai vue, ce gros tas de viande, cette outre à merde. Elle m'a demandé de son air de pocharde quel était le *programme* en classe de philosophie, où nous en étions. « M. Matik, m'avait-elle dit, vous savez que je ne suis pas réfractaire à l'enseignement de la philosophie, mais tout de même, ces enfants passent un examen très important. Mon fils n'apprend rien dans vos cours, vos discours sont incompréhensibles, les notes sont catastrophiques. Je me demande comment vous comptez combler ces lacunes avant le jour du bac ? » Le proviseur se taisait, naturellement, pour ne pas se mouiller. « Madame, vos lacunes et celles de votre fils n'ont rien de très philosophiques, j'ai bien peur de ne vous être d'aucune utilité ». Quelles grimaces cette garce n'a-t-elle pas faites ! Enfin, enfin... Paul Peloz, non, ça ne me dit rien. Vous avez fait de la philosophie *après moi* ? Flatté, très flatté, bien sûr j'aurais préféré vous voir au guichet de La Poste, mais soit, vous êtes *philosophe*, c'est amusant. Je suppose que nous serons amenés à nous revoir...

Et ç'avait été tout. Il était parti dans sa classe. La cloche avait retenti une première fois. Mon collègue M. Lindon, qui avait écouté notre *discussion*, me jeta un œil complice : « vous verrez, il est parfois encore plus *surprenant*... Il a été courtois, c'est déjà pas si mal pour un nouveau. En tant que professeur d'histoire je n'ai jamais réussi à lui arracher un mot, un mot de plus que bonjour ou au revoir. Il ne vient jamais aux conseils de classe, ne reste guère plus de dix minutes le soir. Pour les photocopies ou d'autres démarches, il laisse des mots, illisibles, d'une écriture tremblante, dans le casier ou sur la table. Il vous a parlé... deux minutes c'est cela ? Vous êtes dans ses bon papiers mon ami ! A demain cher collègue ! ». En effet, je crois qu'il m'avait reconnu.

VI

Nous ne nous sommes pas *revus* autant que je le pensais. M. Matik n'était pas un assidu de la salle des professeurs. J'ai pallié son absence en interrogeant mes collègues. Mais c'était en vain. Comme quand j'étais son élève, des légendes circulaient. On disait aussi qu'il avait fait de la prison, que sa nomination était controversée, qu'il se négligeait. Bref, on ne savait rien. Dans les couloirs, les élèves qui l'avaient s'amusaient à le tourner en ridicule. Les plus grands prétendaient l'avoir croisé, les yeux hagards, sur les quais de Saône, accompagné par des dealers. Sa réputation était toujours la même, mais on le considérait moins, parmi ses collègues et parmi ses ouailles, comme une référence. Beaucoup m'ont dit que ma nomination était une bonne nouvelle. J'étais celui qui sauverait les classes littéraires. Les parents d'élèves étaient soulagés : on allait enfin préparer le baccalauréat en philosophie. Je n'avais rien dit.

Matik manquait souvent les cours et quand il était là, on l'entendait crier dans les classes voisines. Il devenait violent, insultant. Et personne ne le comprenait. Le proviseur fut plusieurs fois contraint de le sermonner. Il le convoquait dans son bureau mais Matik ne venait pas. M. Dumaize ne savait pas comment faire. Le proviseur, la quarantaine toute fraîche, n'osait rien, il connaissait les débordements du philosophe mais ne parvenait pas à les lui reprocher. D'ailleurs, que pouvait-on faire ? Comme Matik ne se déplaçait pas, il fallait aller à sa rencontre. Les altercations étaient brèves mais sonores. On entendait Matik ricaner dans les couloirs. Le petit Rivière s'était plaint d'une insulte auprès du proviseur ? Matik haussait les épaules. On lui disait que la fédération des parents menaçait de le dénoncer pour manquements pédagogiques ? Matik engueulait comme il pouvait – c'est-à-dire de sa voix de plus en plus tremblante – le chef d'établissement et s'en prenait violemment aux Parents, à l'Autorité, à l'Education Nationale, à l'Institution. Il débordait de propos acerbes contre la société, le vice, la morale. Il se foutait bien qu'on le prenne pour un fou, un violent, pourvu qu'il fit régner l'ordre et la philosophie dans les classes qu'il présidait.

Dans les conseils de classe, on ne se privait pas pour se moquer de lui ouvertement : il n'y venait jamais. Il remplissait les bulletins avec une sévérité surannée. Des remarques impertinentes émaillaient les bulletins. Il écrivait beaucoup, d'une écriture noire et serrée. On ne savait pas comment répondre aux parents dont les élèves étaient parfois violemment mis à partie. Plus d'une fois, il fallut même réécrire tout un bulletin tant la case *philosophie* s'acharnait sur un élève. Il débordait souvent sur les cadres réservés aux autres matières. Mais on était conciliant. On ne pouvait rien contre Matik et Matik ne pouvait rien à lui tout seul. C'était malgré lui un élément de cohésion parmi le collège des professeurs. Ce sujet commun de moquerie ou d'indignation soudait l'équipe.

Mais je voulus en savoir plus, approcher mon ancien maître, lui parler, savoir enfin une partie de la vérité. Comment faire ? Lui parler était chose impossible. Il fréquentait peu la salle des professeurs, ne regardait jamais son casier. L'administration n'avait pas de numéro de téléphone, son adresse était vraisemblablement erronée. Aucun de mes collègues ne le connaissait. Tout le monde s'en foutait, je l'ai déjà dit. Il fallait qu'il restât l'élément rebelle de l'établissement, le point noir vers lequel convergeait toutes les moqueries, les rancoeurs, les ambitions. Je sentais bien que je ne devais pas insister sur ce point. Les collègues me regardaient d'un œil sournois lorsque je tentais d'aborder le sujet. On ne devait pas parler de Matik. Comme il était objet de consensus, il n'était pas question que chacun ait sa propre idée du bonhomme. Toute discussion qui n'était pas collective était bannie. Je ne pouvais compter que sur moi.

VII

Un soir de janvier, alors que le jour s'évanouissait dans les brumes de la Saône, je suivis Matik du lycée jusque chez lui. Je savais pertinemment qu'il aurait refusé de me donner son adresse. Il aimait les couleurs sombres. Je le suivis donc à travers des ruelles humides que je ne connaissais pas. Il marchait d'un pas lourd et rapide. Il tournait brusquement au coin d'une rue, comme s'il retrouvait le chemin au fur et à mesure. Arrivé rue Saint-Michel, il se mit à courir. Je ne le vis plus. J'apercevais dans cette rue mal éclairée le porche d'un hôtel. Mais plus de Matik. Avait-il vu quelqu'un ? M'avait-il reconnu ? Je m'avançai dans la rue, prêt à abandonner ma piètre filature.

Sur le coup je n'ai presque rien senti. Il avait dû frapper assez fort tout de même car je suis resté longtemps assis dans un coin du passage, incapable de bouger. Il se tenait devant moi, les jambes écartées. Il souriait péniblement, une cigarette à la main.

- Qu'est-ce tu veux vermine ? ça te suffit pas de prendre ma place, faut encore que tu me suives ? Tu te crois où petit con ? si je t'ai pété le crâne c'est pour ton bien. Enfin quoi ! Parle ! T'es trop sonné ? Pas solide ces petits *philosophes*. Pas solide. De mon temps, enfin... les oreilles c'est vrai. Tu grimaces ça te fait mal ? j'te jure, t'es pas croyable mec. Tu me files comme un dur et tu tombes comme une feuille morte... pfff... à l'automne de ma vie je t'enfile un coup et t'es déjà sur les roses que mon poing il est même pas rouge... Va, va, tu voulais quoi au juste ? Savoir si le vieux Matik il se pique ? Savoir si je crèche à l'hôtel ou bien sous les ponts ? Ou bien pour me voler, crevard, me voler mes bouquins, mes cahiers ? Toujours sonné ? Fichtre, j'vais finir par croire que j'ai encore vingt ans dans ma pogne. Allons allons, relève-toi, t'es pas présentable comme ça.

Il avait marmonné deux trois phrases encore, inaudibles, et m'avait aidé à me relever. Je ne valais pas grand chose. Un sacré coup dans la caboche. Ç'avait l'air de m'amuser, le vieux Matik, d'être encore en mesure d'assommer un jeune agrégé. Il m'a soutenu jusque chez lui, en rigolant, toujours très volubile. Alors comme ça je voulais voir où ce que le vieux il pourrissait qu'il me disait en s'amusant. « Tu vas voir, cow-boy, et tu vas en entendre ». Il ricanait toujours, dans sa barbe folle. Il habitait rue Sébastien Gryphe, dans un immeuble ordinaire. Il était locataire depuis dix ans. Un assez grand deux-pièces, très encombré, de livres, de petits meubles éclopés, de vaisselle ébréchée. C'était visiblement très sale, mais pas repoussant. Inodore en somme. Je me suis écroulé sur un vieux fauteuil. Il s'est éclipsé et m'a rapporté un verre d'eau et une bouteille de Cognac. Il s'est assis en face de moi et a commencé :

« Compte pas sur moi pour te raconter ma vie. J'ai pas que ça à faire. Mais comme je suis un bon *chrétien*, je vais t'occuper les méninges pendant que tu reprends ton souffle. Reprends donc un cognac, va, va, t'es tout blanc. Qu'est-ce tu veux savoir au juste ? Moi c'est Alex Matik. Tu le sais bien. J'habite ici, dans ce deux-pièces inconfortable. Il y a une cuisine, où je prends mes *repas*, une chambre et cette pièce. Des livres un peu partout. J'ai pas quitté Lyon depuis ton époque, au lycée de la Croix-Rousse. D'ailleurs je suis né à Lyon. En 1935. Tu leur diras à tous, hein que le père Matik, il est baptisé, catholique et tout. J'avais pas choisi un lycée catholique au hasard. Les soutanes m'appréciaient bien. Après mon agrégation j'ai soutenu une fichue thèse sur Saint-Augustin. Si ça t'intéresse, elle est dans le coin là-bas. Bah, vas-y qu'est-ce que t'attends ? Tu crois que je vais te poignarder ? Prends-la, ma thèse, tu l'emportes, et tu me la rapportes. Dans quinze jours. Pas plus longtemps. Et puis j'ai postulé pour le lycée Saint-Louis. Le proviseur, un vieux curé, Monseigneur Dumarchet, m'a chaleureusement accueilli. Il m'a même hébergé un moment. Je m'entendais bien avec mes collègues. J'étais chargé des classes de terminale et aussi des principes religieux pour les plus jeunes. Si le révérend Retzina avait bien voulu me recommander, j'aurais sans doute pu enseigner au séminaire de Valpré. Comme tu vois j'étais *quelqu'un*. On me demandait mon avis pour les publications du diocèse, on me conviait volontiers aux différentes réunions. On

avait même des égards pour moi : j'avais une fin de semaine rallongée, le vendredi m'avait été *donné* afin que je poursuive mon œuvre. »

Matik s'était arrêté, la bouche tordue par le souvenir.

« Bon maintenant ça suffit. J'ai plus envie de parler. Tu rentres chez toi, tu lis ma thèse et on se revoit dans quinze jours. Ici. Pas la peine de me chercher au bahut, je n'y vais pas cette semaine. »

J'étais donc rentré chez moi, un peu sonné encore par la brutalité de la rencontre. En fin de compte j'en avais appris bien plus que je ne pensais. Heureuse idée que d'avoir été estourbi par lui. Et en plus j'étais en mesure de le *comprendre* un peu, du moins de l'approcher, en parcourant sa thèse : *Les Cercles de la Raison chez Saint-Augustin*. C'était un vieux bouquin dactylographié et néanmoins relié de cuir rouge. Les coins étaient très usés. Quelqu'un l'avait-il lu avant moi ? Ou bien était-ce lui-même qui le relisait ?

VIII

Deux semaines plus tard je me suis présenté chez lui, à peu près à la même heure, sachant que son emploi du temps n'avait pas changé. Comme il me l'avait bien précisé, il n'était pas venu la semaine d'avant. C'est moi qui avais dû assurer ses heures de cours. Ses élèves n'étaient pas difficiles mais facilement inattentifs. Il m'a ouvert la porte. Le visage ravagé. Tout rouge, avec des plaques bleuâtres sur les tempes. J'ai dû hésiter avant de rentrer. Il m'a crié dessus « bon alors tu rentres oui ou merde ? Dépêche-toi de t'installer, j'ai des choses à te dire. » Et sans avoir eu le temps de reprendre mon souffle j'étais assis dans le vieux fauteuil croulant.

« Tu as lu mon truc alors ? Pose-le sur la table devant toi. J'ai trouvé deux trois autres trucs que tu pourras lire. Tu es bien philosophe n'est-ce pas ? Bon. Paul Peloz. J'ai cherché dans mes carnets de cours. Finalement ça me dit peut-être quelque chose. L'année de la *machine*. C'est pour ça que je vous ai fait bouffer du Descartes. Personne n'a bronché. Sauf la mère Bedon, mais pas pour les mêmes raisons. J'ai retrouvé le carnet de notes. Pas bien brillant le petit Peloz. Pas bavard non plus je crois. Bref. Tu veux du café ? »

Là, je ne m'attendais pas à une question. J'ai eu soudain l'air d'un con. Je l'écoutais, comme un élève, un peu stupide, abruti par le flot de la Connaissance. C'est un prof qui me parle quand même ! Hého du schnok ! Tu réponds ? « Oui, oui, merci. »

Il est reparti dans la cuisine à la recherche du liquide noir. Il faut que je ramasse mes idées. Vite, en profiter pour retrouver les questions que je devais lui poser. Deux semaines que... Oui son livre, Saint-Augustin. C'est pas terrible. Je vais pas lui dire, enfin, c'est pas ça. C'est juste que ça sent le renfermé son étude. Saint-Augustin. Les cercles. C'est du tout cuit. Et puis c'est mal écrit, il y a des fautes partout, c'est désagréable à lire. Bon, bon. Mais j'avais d'autres questions, sur sa vie. Il m'a parlé du lycée Saint-Louis. Je m'étais rendu compte qu'il s'était foutu de moi. Non seulement il n'avait pas été accueilli les bras ouverts, mais en plus il n'y était pas resté longtemps dans ce lycée. Son attitude, vraisemblablement, laissait trop à désirer. Je me demandais si ses mensonges étaient volontaires ou non. S'agissait-il de me tromper ou de me faire réagir ? Il était très facile pour moi de vérifier ses dires. Il m'a suffi d'aller au lycée Saint-Louis et de poser quelques questions au directeur. M. Dumoulin m'a reconnu sans difficulté. Quand j'ai commencé à lui parler de Matik, il a froncé les sourcils, tout comme mes collègues. Il a été très sec. Expéditif. Matik avait été professeur au Lycée Saint-Louis à deux reprises. Une première fois, après son agrégation, et une seconde fois, entre 1976 et 1986, date à laquelle Dumoulin était entré en fonction. Les deux fois, il avait été congédié pour manquements graves au règlement. Quels manquements ? Dumoulin refusa de me répondre. Ce n'était pas mon affaire.

Matik revint avec des tasses fumantes. Il souriait du coin des lèvres. Mais qu'avaient-ils tous à me sourire comme ça ? Avais-je l'air si naïf ? Il m'a tendu la tasse. Le café était dégueulasse. Tiède et très amer, même pas fort, insipide. J'ai dû grimacer fortement. « Pas terrible, n'est-ce pas ? »

- Non, pas terrible mais ça n'a pas d'importance. J'ai lu votre thèse. Il m'a semblé que j'avais déjà lu ça quelque part. Vous avez publié ?
- Non bien sûr... Pas assez *original* m'a-t-on dit. Je travaillais à l'époque avec Maurice Dreulle, un petit con prétentieux. Il a pu imprimer son livre, lui. Je ne m'en suis rendu compte qu'au dernier moment mais cet enflé avait délibérément recopié des chapitres de ma thèse, en avait pillé le contenu. En sortant, le soir de la publication, je me suis approché de lui. Il m'avait invité à Paris, pour la signature du contrat, le salaud. Nous étions boulevard Saint-Michel. Il était tard dans l'après-midi. Nous étions fourbus. Il faisait chaud, il était très content de lui. Je lui ai touché deux trois mots au sujet de son livre et des idées qu'il m'avait dérobées. C'est sans doute son livre que tu as lu. Je l'ai entraîné dans une petite rue qui monte, juste en arrivant au Luxembourg. Je lui ai donné un sacré coup de poing dans la gueule. Il a voulu répliquer. Mais il était trop faible. Il y avait une rambarde avec en contrebas la vitrine d'un magasin. J'ai foncé sur lui la tête la première. Lui saisissant les jambes je l'ai jeté en contrebas. Il s'est écrasé lamentablement dans la vitrine. Le bruit était effroyable. Des gens ont accourus. Je ne sais pas comment mais personne n'avait rien vu. Je me suis éloigné tranquillement. Et je ne l'ai plus jamais retrouvé.
- Il ne vous a pas dénoncé ? Pas de plainte déposée à la Police ?
- Tu penses ! Il savait bien qu'il l'avait méritée sa raclée.
- Mais par la suite, ça ne vous a pas joué des tours, pour publier ?
- Non, bien entendu. Jamais personne ne s'est avisé de me plagier. J'ai été beaucoup plus prudent. J'ai publié plusieurs livres ensuite, *Les Rois sans dents*, *Le Vigile dans la nuit*, *Le Jour trop loin*. Ce sont les livres que tu vas lire. Dans quinze jours, nous nous reverrons.
- Je voulais vous poser une question. A propos de ce que vous m'avez dit la dernière fois. A propos du lycée Saint-Louis plus exactement. C'était mon lycée moi aussi, puisque je vous ai eu en terminale. Vous y avez été nommés deux fois ? J'y suis allé. M. Dumoulin est mon ancien professeur. Il ne m'a pas dit que tout s'était bien passé. C'est vrai ? On dit que...
- Malin, le petit singe ! Tu crois que tu vas savoir tout, tout de suite, comme ça ? Dumoulin est une ordure, un arriviste traîne cravate dans les jambes. Et ça se dit philosophe ! On croit le moins que rien, on... Alors comme ça tu m'espionnes vraiment, que cherches-tu enfin ?
- Je ne sais pas. Votre, votre amitié, enfin... peut-être, oui, un souvenir d'enfance.
- Et ben le souvenir, il t'emmerde ! Voilà ce qu'il te dit ! Mais l'ami Matik en revanche il te sert volontiers dans ses bras. Allez cesse de ronchonner. Il est l'heure, tu dois partir. N'oublie pas, dans deux semaines, ici même.

Il s'était levé pour m'embrasser. Il voulait que je le tutoie. J'ai pris les livres sous mon bras et je suis parti.

A mon retour, Alice m'attendait. Alice, c'est ma femme. Elle et moi ça n'allait pas très fort à ce moment-là. Ça n'allait pas du tout même. Elle ne m'attendait pas d'ordinaire. Quand je rentrais tard, ce que je faisais de plus en plus souvent, elle mangeait seul, dans la cuisine, et allait se coucher, sans m'attendre. Mais ce soir elle m'attendait. Elle était même souriante. Elle était belle Alice, de grandes jambes avec de tout petits pieds, des cheveux roux et une voix très douce.

- Tu m'attendais ?

- Oui, Paul, j'ai des choses à te dire. On sort ?
- Si tu veux. Je dépose mon sac et j'arrive.

Je suis monté à l'étage. Les livres de Matik sur la table de travail, le temps d'enfiler une chemise propre et me revoilà descendu.

Nous étions allés dans une sorte de petit restaurant italien sans prétention. Il n'y avait personne, un couple, un homme, une jeune fille, et nous. Je savais ce qu'elle allait me dire. Que ça n'allait pas fort, non, et qu'elle avait décidé de prendre ses distances et que ...

- Paul, je voulais te parler de nous. Tu sais, ça ne va pas très fort entre nous en ce moment. Je ne me sens pas très bien, tu es distant, mon travail me prend beaucoup de temps, on ne se voit jamais. Voilà, j'ai décidé de prendre mes distances, pendant quelque temps. Après peut-être, enfin je ne sais pas. Tu ne dis rien ? Paul, réponds-moi.
- Je suis le seul dans l'affaire ou bien il y a quelqu'un ...
- ... d'autre ? Mais non Paul, tu me prends pour qui ? c'est simple pourtant, là. Je ne suis plus très sûre de moi, je ne sais pas si je veux vivre avec toi. Je ne sais pas si je t'aime, je ne sais pas si j'aime ou si j'aimerais quelqu'un d'autre.

J'avais compris, pas la peine de m'engueuler. Nous avons décidé de nous quitter comme ça, en mangeant une pizza quatre saisons qui avait un arrière-goût désagréable. Deux semaines plus tard, Alice avait trouvé un logement provisoire, chez une collègue de travail. Elle est revenue de temps en temps, chercher des bricoles, des factures, quelques livres. Je n'en menais pas large. Pourtant, avec Alice, nous étions chacun très indépendant. Mais enfin, c'était difficile pour moi de vivre ici, à Lyon, tout seul, entouré d'objets à elle, moi qui était venu ici, à Lyon, pour la suivre, par amour quoi. Pourquoi rester ? J'étais venu à Lyon avec et pour l'amour. Qu'est-ce qui me retenait désormais ? Au tout début de notre rupture, alors que nous vivions encore ensemble, tantôt je fuyais son regard tantôt je le provoquais. Alice était toujours très calme, elle ne voulait pas qu'on se fasse du mal. Moi si. Mais je n'ai pas réussi. Elle est partie et je suis resté.

IX

Entre temps j'avais parcouru assez vite il est vrai les ouvrages de Matik. *Les Rois sans dents* racontait l'aventure un peu fantastique d'un jeune homme perdu dans la forêt et qui rencontrait une tribu mystérieuse : les Eïdhanthé. Il était accueilli à bras ouverts par le roi qui le prenait pour une sorte de messie des bas-fonds. Ça me rappelait une pièce d'Ibsen, de ses débuts, une pièce un peu folle, rauque. Le jeune homme finissait par vivre avec les Eïdhanthé en bonne intelligence, adoptant leurs coutumes, leur rythme de vie, mais ne parvenait à tomber amoureux de la fille du roi, Elhastunka, qu'on lui destinait. La princesse Elhastunka était elle aussi une échappée. Elle ne ressemblait pas du tout aux Eïdhanthé, elle n'avait ni corne, ni queue. Imberbe, souriante, mais elle ne plaisait pas au jeune homme. Lui qui s'était perdu volontairement, pour cesser de vivre dans un monde compassé, on lui destinait une femme à la beauté commune dans une tribu qui recelait de parfaits laiderons. La fin du récit narrait la fuite du jeune homme à travers les bois, poursuivi par le roi et ses soldats, cette fuite ne s'arrêtait jamais. Jason (c'était son nom) ne parvenait à sortir de la forêt. A la fin, grâce au talisman que lui avait donné une sorcière rencontrée sur son chemin, Jason échappait enfin au roi et à ses sbires. Il retrouvait alors sa ville natale. Cependant, il n'avait qu'une hâte : retrouver la princesse Elhastunka, pour l'épouser. Il mourrait enfin dans d'atroces souffrances, longuement décrites, avant de pouvoir atteindre le royaume des Eïdhanthé.

J'avais lu *Le Vigile dans la nuit* d'un œil paresseux. Il s'agissait d'une réflexion amère sur la lâcheté et la trahison. Le livre suintait de paranoïa dérangeante. Les ennemis étaient partout, nous étions tous des cloportes en puissance, de misérables petits êtres *rampants*, vagissant de

haine et de bassesse, dans un monde abandonné de Dieu. Il fallait veiller à ce que le surhomme ne meure pas d'impuissance, pour que la nuit enfin cesse d'envahir les souvenirs des homoncules.

Quand je suis arrivé chez lui, Matik m'attendait tranquillement. Il m'a fait asseoir, comme d'habitude, sans rien me demander. Une tasse de café fumant était prête, devant moi.

- Bon alors, ces livres ? Tu les a lus au moins ? Tu dis rien ? Tire pas cette tronche, va. Elle reviendra pas te serrer les fesses ta chérie mais c'est pas une raison pour te tordre le nez sous les draps. Ta souffrance c'est de la gnognotte mon gars, du flan imbibé de lavande pour grands-mères. Allez t'as bien quelque chose à jacter, non ?

Alors comme ça il savait tout ! Mais comment ? J'étais suffoqué ! Personne ne pouvait être au courant, même à ma mère je n'avais rien dit. Et lui, cet égocentrique de première, il savait tout. Etais-je donc si prévisible ?

- Facile à deviner ton histoire. Tu tires une tronche pas possible, t'as l'allure d'un guignolo pas rasé et tu n'as dit bonjour à personne pendant une semaine.
- Mais comment savez-vous ? Vous n'allez jamais en salle des professeurs.
- Tatata tata, et je risque pas d'y aller dans ce tiroir à bureaucrates ! N'empêche, le cheftaillon de service, le proviseur, il m'a *convoqué*, oui monsieur, *convoqué* à son bureau, parce que sa valetaille nauséabonde lui a rapporté nos *relations*. C'est comme ça que ça roule ici, dans la fange dans la fange. Faut pas s'écarter de la fange mon petit Peloz, faut pas déplaire à monsieur le Botillon-en-chef. Faut bien saluer son corps de métier, lui serrer la main tout en se tenant les côtes ! Alors voilà, Monsieur le Provisârd me convoque pour me demander si j'y suis pour quelque chose dans l'attitude de monsieur Peloz. Qu'est-ce que j'en sais moi ? Et en quoi ça lui torche le fion à c't'engoncé ? Sans détour il me répond que faut pas le prendre pour un couillon, qu'il sait très bien que lui et moi on se voit. Il a pris des *renseignements* auprès de sa valetaille de service. Vu rouge. Salauds !! Ces ordures de petits cons m'espionnent de près. Alors ils ont peur de perdre une jeune recrue. *Le petit Peloz !* J't'en foutrais moi du *petit* à toutes les sauces. Bref j'ai claqué la porte du burlingue, ça a fait un vacarme d'injures incroyable. Quand j'suis rentré dans la salle des cloportes, ils se sont mis à ramper vers leurs casiers, le cul terreux. J'ai choppé le Bardin, l'historien à la manque, le néo-gaulliste-je-sauve-la-France-grâce-à-l'Histoire, il a claqué dans mes doigts. Pas loin de le barger. Du cul ! M'a dit d'un air pas tranquille qu'il... qu'il... et là il savait plus quoi dire l'enflé. Des cachets d'excuse sont sortis de son cul de poule ; il pissait de honte je crois, sa face était toute jaune. M'a dit enfin qu'il se demandait ce que Peloz me trouvait. Comme ça. J'ai lâché le paquet de merde se ramasser en silence. M'a expliqué que tu les saluais plus (c'est pas bien en effet *petit Paul*, tu vois, les cons, c'est comme les mouches, ils aiment bien la merde, alors tu les salues, tu leur flatte le cul avec tes ailes condescendantes et tu t'en vas) et que ça les inquiétait pour *la cohésion de l'équipe éducative*. J'ai dû ricaner parce qu'il a jeté un regard assuré à ses collègues. M'a pas fallu beaucoup de temps pour découvrir le fin de l'affaire. Me doutais bien qu'il y avait une histoire de femme là-dessous. J'ai repéré qu'il n'y avait plus de voiture devant chez toi et que tu venais à pied au lycée. J'ai vu que ta femme arrivait et partait de l'agence avec une autre femme. Lesbienne c'est ça ? Allons, allons, c'est pas la mer à boire. D'ailleurs, il se fait tard, tu prends un cognac ?

Nous avons discuté encore une heure ou deux. Je suis sorti de chez complètement requinqué, et complètement bourré aussi. Sacré cognac ! Les étoiles de la bouteille m'ont poursuivi jusque chez moi.

Alice est revenue une dernière fois pour déménager. J'allais déjà un peu mieux. Elle aussi apparemment. Elle avait trouvé un appartement coquet du côté de Croix-Rousse. Je l'ai aidée à déménager, comme un bon pote. Etions-nous réconciliés ? Le soir, après avoir installé une

table de fortune et sorti de la glacière un peu de rôti froid, nous avons grignoté des bricoles. J'avais amené une bouteille de pétillant, pour la crémaillère. On a bien bu et avec la fatigue nous étions très gais. Je lui ai demandé si elle était lesbienne. Elle m'a regardé, interloquée, et s'est esclaffée. Quelle idée ! Elle a nous a resservi un verre, *pour finir*. Elle m'a proposé de rester dormir, il était tard, il faisait froid dans son appartement. Nous avons fait l'amour, comme au premier jour, avec humilité et tendresse. Nous nous sommes quittés dans le calme, le lendemain. Sur le chemin de son travail elle m'a déposé au lycée. La *valetaille* m'a souri d'un air entendu. Matik avait raison.

Dans *Le Jour trop loin*, Matik avait écrit : "Le jour n'appartient pas tant à ceux qui se lèvent tôt qu'à ceux qui le quittent précipitamment. La durée est le fléau de l'histoire, seul compte l'espace, la latitude. C'est l'envergure qui fait l'histoire et non pas l'intervalle." J'ai revu Matik plus souvent qu'auparavant. Il me tardait d'en savoir un peu plus sur lui. Nous étions plus ou moins intimes désormais. Il avait abandonné sa carapace de rustaud pour celle d'un vieillard attentif. Pour autant il ne s'attendrissait pas. Matik était toujours aussi dur, aussi directif : « Tu me liras cet article, pour demain, et nous en parlerons ; reprends donc un troisième cognac ; Envoie-le chier ce Dumaize, t'es fatigué, tu n'y vas pas c'est tout ... » et à chaque fois, je lisais l'article, je reprenais un énième Cognac, j'envoyais chier Dumaize. J'avais limité mes relations professionnelles aux formules élémentaires de la politesse policée. Je fréquentais tout de même plus souvent la salle des professeurs que Matik. Je n'étais pas proche de la retraite, moi !

X

Un jour, je me souviens, c'était le 5 janvier 1989, Matik m'a demandé de venir passer la soirée chez lui. C'était un jeudi soir. J'avais terminé ma semaine, lui aussi. Pas de philo le vendredi pour ces petits anges de la Guillotière. J'avais demandé ma mutation pour la rentrée prochaine. Je comptais demander la Martinique ou la Réunion. Sortir de la métropole. Mais je n'étais sûr de rien. Alice n'était-elle plus qu'un (bon) souvenir ? J'avais sans doute encore un peu de tendresse au cœur pour ne pas quitter Lyon. Pour autant la maussade grisaille de l'hiver me portait sur les nerfs. J'avais du mal à supporter ma solitude, c'était un fait, et la ville ne me satisfaisait pas. J'avais l'impression d'être tout seul avec tout le monde.

Matik avait soixante ans. Il partait à la retraite à la fin de l'année. Il m'a donc demandé de venir chez lui, pour passer la fin de semaine vraisemblablement. Nous nous étions un peu moins vus ces derniers temps. J'avais passé pas mal de temps à Paris chez un ami, Maxime Lafrance. Pour s'amuser sans doute il m'avait envoyé une *invitation* sur papier bristol, signée de sa main. « Cher Paul Peloz, auriez-vous l'obligeance d'accorder à Alex Matik le plaisir de vous voir quelques jours chez lui au 102 rue Sébastien Gryphe. Il vous attend le 5 janvier à partir de 19 heures. Tenue correcte exigée, prévoir du change pour trois jours. Merci de votre diligence. » La signature était de couleur noire, légèrement tremblante.

En arrivant j'ai cru comprendre les raisons de ma visite. Matik était très pâle, les yeux creusés, ses mains tremblaient. J'ai dû paraître surpris de le voir dans cet état car il s'est fâché :

- Bon alors, tu rentres, limace ? T'as jamais vu de vieux ou quoi ? Pas croyable ça. Tu croyais quoi ? que j'étais en pleine forme, que je sautais partout comme un jeune cabri ? Allez, prends donc ce fauteuil.

L'intérieur sentait le frais, Matik avait sérieusement arrangé son antre pour que ce soit vivable. Je n'avais pas hésité une seconde à me présenter chez lui. Je me doutais qu'il avait des choses importantes à me dire. Sur la table du salon il avait déposé un dossier dont dépassaient d'innombrables feuilles de papiers inégales. Il est allé chercher du Cognac et des morceaux de pains. Il a commencé lentement :

- Si je t'ai demandé de venir si longtemps c'est que je ne suis pas sûr de pouvoir continuer très longtemps à tenir la barre. Le marin que je suis n'en peut plus de retenir son souffle, de ramer à contre-courant. Je me suis trop longtemps éloigné des berges de la vie pour me permettre de continuer. Je suis épuisé ces derniers temps. Les flots. Je vais me laisser bercer par les flots désormais. Je n'ai pas trop le choix, j'ai encore quelques affaires à régler.

Et il s'est mis à me parler de lui, depuis le *début*, les traits du visage tendus, les yeux rivés sur la table, sans point de fuite. Sa voix rêche et monocorde résonnait comme un dernier cri dans son minable appartement.

- Mon petit Paul, permets-moi d'adopter ce ton professoral avec toi, c'est la dernière fois que nous nous voyions ici. Tttt. Pas de réclamation, dernier tour de guichet, voilà tout. Pas de réclamation possible. J'ai trouvé un lieu de recyclage pour le reste de ce qui me pend au nez : la retraite. Je ne pensais pas finir comme ça mais que veux-tu, j'ai dû avaler un peu trop de lâcheté et de contrition pour en arriver là. Bref, je me suis trouvé une petite baraque en location, à la campagne, loin d'ici, où je pourrai croupir en silence. C'est en Touraine, un petit village insignifiant jusqu'à maintenant : La Croix-en-Touraine. Voilà l'adresse. Je compte emménager à la fin de mon service, qui s'annonce proche.
- Mais, Alex, nous ne sommes qu'au début de l'année, nous aurons bien le temps de nous revoir, d'ici juin, non ? Et puis, si vous voulez, je peux vous aider à déménager j'ai justement un ami...
- Tais-toi, j'ai de la ressource. Tout est préparé. Le temps presse néanmoins. J'ai arrangé les choses avec Dumaize. Je pars dans un mois. Ça t'étonne ? Oui, mon cher, je suis allé voir Dumaize, ce grand con de Dumaize, et je lui ai proposé un marché. Il me laisse partir en février si je trouve un remplaçant pour mes heures de cours. En échange, je m'engage à payer les heures supplémentaires. Il n'a pas hésité, tu sais.

Alors c'était ça. Matik m'avait spontanément proposé à son remplacement. Quelle aubaine pour Dumaize ! Imaginez, ce professeur, détesté de tous, prenant rendez-vous avec son ennemi juré : le proviseur. Dumaize avait dû se frotter les mains, voilà que Matik décide de s'en aller. Plus de Matik, plus de réclamations de la part des parents, plus de bruit dans les couloirs, plus de plaintes, plus de craintes. Mais qui donc pour le remplacer ? Le jeune Peloz ferait bien l'affaire, il est jeune, il a du temps maintenant qu'il est séparé de sa femme, et puis la classe de Matik a besoin d'un professeur comme lui, si brillant. Je voyais le tableau d'ici. Dumaize allait être ravi que j'accepte. Gagner la confiance du jeune, se débarrasser du vieux, d'un seul coup.

« Mais laissons cette affaire de ronds de cuir. Si je t'ai fait venir, c'est pour t'expliquer un certain nombre de choses que tu meurs d'envie de connaître. Ne mens pas, je sais bien que c'est le vieux fou qui t'intéresse et non pas ses vieux bouquins. Allons, allons, les bouquins aussi ? Que les hommes sont curieux... Il suffit pourtant... enfin...

« Je suis né dans la région lyonnaise comme toi, à une date que les économistes apprennent avec terreur : en 1929. Parce que le cureton croyait plus que moi en ma feinte ferveur religieuse, je fus envoyé au séminaire. A Valpré. C'était un séminaire comme tant d'autre, avec sa chapelle, ses couloirs interminables, son réfectoire silencieux. Les Pères étaient très bons pour nous et nous dispensaient la meilleure éducation de toute la région. Je ne dis pas ça pour me vanter ; nous étions un petit groupe, âgé de douze à seize ans, et nous passions tout notre temps à l'étude de la liturgie. Le Père Anatole, surtout, nous guida vers une spiritualité plus haute, en nous enseignant le stoïcisme catholique. Lui-même était d'une raideur surprenante. Il passait des jours sans manger, et ne manquait pas de se donner le fouet douze fois à son lever. Bien sûr, il ne nous parlait jamais de sa *pratique*, mais nous l'entendions du dortoir, tôt le matin, récitant *l'Apocalypse* selon Saint-Jean. Père Anatole était

notre préféré. Avec Robert, qui était arrivé en même temps que moi à Valpré, nous nous promenions souvent en sa compagnie dans les sous-bois du domaine. Il nous parlait de la grâce et de la rédemption. Nous l'écoutions dissenter sur le pêché originel avec un intérêt de plus en plus obsédant. Il nous enseigna les rites magiques des premiers chrétiens, le mystère de l'Immaculée Conception. Ce fut la Révélation. Un jour pourtant, le Père Anatole disparut. Il était renvoyé nous dit-on, traduit à Rome devant un tribunal. Nous n'en savions pas plus.

« C'est à cet époque que Robert et moi trouvâmes le moyen de quitter Valpré et de rejoindre la ville sans se faire prendre. La nuit, nous descendions les pentes raides de Valpré jusqu'à la muraille de pierre qui nous protégeait de la route. Il ne nous fallu pas beaucoup de temps pour y trouver une brèche suffisante. Lyon était en contre-bas, à une heure de marche à peine. Vêtus comme peuvent l'être deux séminaristes de seize ans, nous errions sur les quais de Saône, de fantômes en fantômes. Notre allure gauche et fervente amusait les prostituées qui nous accueillaient de bon cœur. Elles ne demandaient jamais rien, et nous n'avions rien à leur proposer que nos bon offices. Quelles délices ! Tenir dans nos mains le fruit défendu, s'y frotter à en perdre haleine étaient pour nous les plus belles occasions de rendre à Dieu le sacrifice de nos corps de pécheurs.

Le Révérend Père Bruget, directeur de Valpré, nous renvoya sans ménagement quand il apprit nos nuits de débauche. Il fit en sorte de nous excommunier totalement, tant et si bien qu'il nous était devenu impossible de pénétrer dans une église lyonnaise. Je retournai chez mes parents la queue entre les jambes mais l'esprit survolté : je croyais plus que jamais en Dieu, et le renvoi du séminaire était pour moi une manifestation de Son Châtiment. Robert était cependant au plus mal. Le goût du vice s'était emparé de son bas-ventre et il ne pouvait plus s'en détacher. Il mourut très tôt, après une orgie dans les sous-sols de Saint-Jean, en se jetant dans le Rhône.

« En obtenant l'agrégation de Philosophie en 1954, je fus enfin libéré de ma Foi. Elle m'a quitté à l'instant où j'apprenais ma nomination. Compte tenu de la vie rangée que j'avais menée depuis mon renvoi de Valpré et à la ferveur de ma pratique, je fus chaudement recommandé au Lycée Saint-Louis. J'occupais le double poste de professeur de philo et de théologie. A l'époque, ma thèse avait eu quelque retentissement à Lyon et j'espérais être nommé à Valpré. Mais le professorat ne m'a pas réussi. Le soir, après les cours, je ne quittais pas ma cellule, car j'habitais à l'internat, et je buvais tout ce qui passait. L'alcool m'a permis de donner à mes propos religieux la teneur suffisante en illuminisme pour que les élèves ne perdent pas la foi si jeune. Mais je parvenais mal à cacher mes excès. La fée verte m'accompagnait dans tous mes déplacements. Je flétrissais ma chair en la gonflant de feu afin d'éviter de la livrer à la bassesse de la prostitution. On m'a donc renvoyé de Saint-Louis. Je ne sais si ce fut pour moi une souffrance ou bien un soulagement. Je passais un été torride, sans ménagement pour mes membres durcis par la contrition. Jamais je n'eus plus mal en me livrant à une femme. J'habitais près de la Guillotière, dans une chambre minuscule, encombrée de bouquins. Mon temps estival se divisa clairement en deux temps : l'étude et la baise. Selon mes moyens ou ma perversité, je me servais dans la rue, parmi la cohorte de prostituées bon marché qui se défendaient dans le quartier, ou bien je traversais le fleuve à la rencontre des beautés plus luxueuses de la Presqu'île.

« Autant dire que j'eus du mal à suivre le rythme scolaire. Ces petits chiens de lycéens se foutaient royalement de mes cours et leurs parents me jetaient des pierres. Je venais de publier *Les Rois sans dents* et les critiques m'étaient favorables. Beaucoup plus que pour *Le Vigile dans la nuit* auquel je tenais davantage. Je n'ai pas fait de vieux os non plus dans ce lycée. J peux bien te le dire à toi, c'est plutôt marrant d'ailleurs. Les années soixante me portaient un peu sur le système mais malgré tout je me plaisais bien à cette époque et je faisais des efforts pour m'y installer. J'étais dans le vent, comme on disait. Le proviseur me détestait mais les élèves, eux, m'adoraient. En 1967, j'avais une classe de terminale très turbulente mais aussi

très brillante. Je me souviens encore de ces jeunes filles, Marie Souvise, Chantal Lavigne, et puis un garçon déluré, Richard Martin. Ils étaient tous plus beaux les uns que les autres. Moulés dans leurs pantalons de couleur vive. Je les rencontrais dans les lieux à la mode, au café, au cinéma, à la bibliothèque. Aujourd'hui heureusement, professeurs et élèves ne fréquentent plus les mêmes édifices culturels, nous avons nos bibliothèques, nos cinémas, qu'ils ne fréquentent jamais. Nous leur faisons peur ou horreur, c'est peut-être un bénéfice. En tout cas, un soir un peu arrosé, j'ai dû profiter de mon ascendant sur un petit groupe d'élèves rencontré au hasard d'une manifestation. C'était le moment où tout se télescopiait dans ma tête. J'avais arrêté l'alcool mais comme ma défunte foi me hantait toujours j'avais opté pour des moyens plus efficaces, qui m'obligeaient plus que tout à fréquenter de jeunes mâles aux relations multiples. Bref, ce fut une belle soirée de fleurs coupées sans résistance. La sanction ne tarda pas. J'étais *traduit* en justice, ce qui voulait dire : condamné pour détournement de mineurs et outrage à la morale. J'écopai de cinq ans et loupai de la sorte le rendez-vous de Mai.

« Il se fait tard Paul et je fatigue un peu. J'ai fait préparer un petit repas dans la cuisine. Ensuite nous irons nous coucher, je meurs de sommeil. Ce récit m'a rempli d'une verdeur momentanée mais je crains de céder à la blancheur de ma barbe un peu trop vite. Gardons le silence veux-tu jusqu'à demain. »

Nous n'avons presque pas parlé de la soirée. J'étais étonné du ton châtié qu'il prenait pour me raconter sa vie. Il était si différent son phrasé habituel. Lui qui était si vulgaire, si désordonné, voilà qu'il me servait une narration cohérente, plus lisse que dans ses propres livres.

Le lendemain matin, Matik dormit jusqu'à onze heures. Il avait visiblement des difficultés à respirer et refusait obstinément d'aller chez le médecin. Il était contagieux mais s'en moquait éperdument. Il avait des marques violettes partout sur son torse devenu flasque. On distinguait entre ses poils blanchis plusieurs tatouages de mauvaise facture qui accentuaient le caractère maladif de sa peau. Je l'avais aperçu ainsi lorsqu'il s'était levé, les yeux hagards, creusés de fatigue. Il a repris péniblement son discours après le repas de midi. Il voulait finir le jour même et s'excusait de ne pouvoir endurer plus longtemps ma présence. Il prétendait que cette crise serait passagère. Mais j'avais du mal à le croire. Ses jambes le tenaient à peine. Je comprenais mieux son arrangement avec Dumaize. Et je compris mieux encore en le quittant. Sur le bord de la commode, à l'entrée, une ordonnance traînait. Matik était donc allé chez un médecin. C'était sans aucun doute la lâcheté dont il me parlait au début. Le prolongement de son existence n'était dû qu'à cette petite feuille de papier, et celle qui l'accompagnait. Il s'agissait d'une demande de congé, signée et datée du jeudi. Matik s'était simplement arrangé avec Dumaize pour qu'aucun autre que moi n'hérite de sa classe. C'était tout. Il ne tenait pas à ce qu'un remplaçant découvre l'étendu de son programme, avec ses excès et ses terribles lacunes.

Après un frugal repas pendant lequel j'ai pu voir à quel point les matins devaient lui être douloureux, Matik a repris son récit dans le salon. Il était vraiment très fatigué, de lourdes cernes marquaient son visage ridé.

« Je n'ai finalement pas gardé beaucoup de souvenirs de la *prison*. Et tout est fait pour qu'on ait pas à s'en souvenir. Pas particulièrement douloureux, ni angoissant. Ennuyeux. Ça t'étonne ? Non, la prison ne m'a rien *appris*, et elle n'a rien *tiré* de moi. Je suis resté un bloc, entre quatre murs et des barreaux. Je ne serais jamais de ceux-là. »

Matik s'est arrêté de parler. Il a détourné son visage. Des larmes ? Une ride profonde pliait son visage en deux. Je ne le voyais qu'à peine, à cause de la pénombre, mais il m'a semblé qu'il tremblait. « Monsieur Matik, ça va ? ». Il m'a fait un geste de la main - tais-toi - et il est sorti de la pièce, la main droite sur les yeux. J'ai attendu une dizaine de minutes. Je ne

savais pas quoi faire. Etait-ce une crise ? Ou bien le souvenir de son incarcération ? Qu'était-il parti faire ? Devais-je lui désobéir, l'aider, mais à quoi ?

Il est revenu ragaillard. C'est comme ça qu'il m'a souri, « alors, on a cru qu'il allait y passer le père Matik ? J't'en fous oui ! Pas prêt de crever c't'ordure. Allez, on reprend. Où en étais-je ? Ah oui. Le lycée de Vénissieux. J'ai pas traîné dans celui-là. Il n'y avait rien à faire et je m'emmerdais sec. Je me suis donc emmerdé pendant trois ans à faire ânonner des bribes philosophiques à des petites merdeux sans classe. Ils étaient bien vilains. Le petit Loïc Durrion surtout, une sorte de crapaud-chèvre. Infernal et d'une bêtise ! N'a jamais été capable d'écrire une seule phrase de plus de quatre mots. Inculte et méchant. Il adorait se moquer d'une jeune-fille. Comme s'appelait-elle ? Marie... Marie... Marie Trémeul. Délicieuse enfant. D'une parfaite stupidité certes, mais quel corps, nom d'une pipe ! Il faudrait que je retrouve une photo. Oui, une photo d'elle. »

Il s'est de nouveau arrêté. Il avait l'air sonné. La bouche pâteuse. Il a pris un verre d'eau en me faisant un clin d'œil. Il est parti dans la salle de bains, pour la seconde fois. De toute évidence il avait voulu oublier la prison, mais ne parvenait pas à se défaire de son goût démesuré pour ses élèves. S'il était resté trois ans à Vénissieux, voyons, c'était donc en 1976 qu'il était revenu au lycée Saint-Louis. Deux ans avant que moi aussi... je comprenais mieux sa réputation. Elle l'avait suivie de Vénissieux à Croix-Rousse. Il est revenu avec le même air de satisfaction qu'auparavant. Ses yeux, enfoncés dans son visage et pourtant grand ouverts, me faisaient peur.

« J'ai été enfin nommé au lycée Saint-Louis. Dumoulin était très hostile à ma nomination. Il croyait que j'avais entraîné des jeunes gens à prendre des drogues, que je passais mes dimanche à violer des cadavres. Nom mais tu y crois, toi, à autant de bêtise ? Et puis lui aussi il faisait de la philo. Il faisait la fine bouche ce cul de chèvre, il ne m'aimait pas. Parce que j'étais le seul à pouvoir lui répondre. De fait, nous nous parlions peu, essentiellement pour ne pas s'invectiver. Je crois qu'il avait peur de moi. Malgré tout, il devait me convoquer souvent. Les élèves, ça n'allait plus du tout. Ils ne comprenaient plus rien, ils ne lisaient rien, ils ne travaillaient pas. Au début, je m'en tapais pas mal, j'étais trop content de faire chier le proviseur, indirectement, avec cette cohorte de parents qui se plaignait des notes ahurissantes de leurs chérubins. Et puis je me suis lassé. Il me fallait résister, tout le temps. J'ai voulu leur donner quelque chose de plus, qu'ils n'aillent pas au Diable s'en pouvoir lui répondre. J'ai toujours été attiré par les bons élèves, mais les petits bourgeois, à la mine confite et au regard satisfait, me faisaient frémir de désir. J'ai senti le désir mettre en danger ma santé, et vers 1984, j'ai succombé à l'artifice pour ne pas replonger la tête entre les barreaux. Et oui, à cinquante-cinq ans, je suis reparti sur les bords de la Saône, à la recherche d'un peu de poudre blanche et de noirs vagins. Ces africaines avaient des seins énormes et la C me permettait des visions du plus bel augure. J'étourdissais mes organes régulièrement, pour ne pas penser à Murielle, à Michel, à la petite Marie Delpuech, à son frère Franck, à tous ces petits démons qui me hantaient le jour.

« Ça n'a pas duré longtemps. Les limites de l'âge, nom d'un chien. Le lycée de la Guillotière a été une façon de concilier mes vices avec la vertu de l'âge. Maintenant, les putes sont mes voisines, les dealers dealent dans ma cour, mais je ne fais que les regarder, du coin de la fenêtre, comme un petit vieux. Rhââ. Je déteste l'odeur du camphre. Ces dernières années, je me suis remis à écrire. Pas grand chose. Si tu veux, je te montrerai. Maintenant tu vas me laisser. C'est bien compris, hein ? Tu te caltes d'ici, sans piper mot à tous ces faiseurs de ragots, et je t'appelle quand on peut se voir, en Touraine. »

Il m'a tendu sa main et je l'ai serré, le cœur hésitant.

A mon retour, un mot d'Alice traînait dans ma boîte aux lettres. « Mon cher Paul, je suis passé chez toi sans te trouver. J'espère que tu n'es pas fâché et que tu vas bien. J'aimerais bien te revoir assez vite. Tu te souviens où j'habite ? Je ne fais rien ce week-end, si tu as un

peu de temps à me consacrer... Je t'embrasse. Alice. » Je ne savais pas quoi faire. Il était encore temps d'accepter, de courir me jeter dans les bras d'Alice, qu'elle me console, qu'elle me cajole. Car j'étais triste. C'était très curieux, cette douleur qui me pinçait la poitrine, ce grand vide tout d'un coup dans le bas-ventre. Et Alice ? L'aimais-je encore ? Et, elle, m'aimait-elle ? Je m'étais allongé sur le canapé du salon. *Le Jour trop loin* d'Alex Matik était par terre. Je l'ai ouvert au hasard, en m'abandonnant aux interstices qu'il avait su percer dans mon faible esprit. "Il n'a jamais été écrit que l'homme vivrait pour le bonheur. Pourtant, les sociétés humaines ont toujours tenté de l'organiser, de le décréter, de l'imposer. Pour ma part j'ai toujours su refuser le bonheur qu'on m'offrait en pâture, comme à un chien bien élevé ; le bonheur, j'ai toujours voulu le saisir à pleine main, m'y enfoncer tout entier ; mais le bonheur est toujours liquide. On ne le saisit que dans son élément, on y plonge que si l'on s'y noie. Aujourd'hui je suis parvenu à un tel degré de désir que rien ne peut me résister, surtout pas le bonheur, *leur* bonheur." C'est sur ces mots, à la fin de la deuxième partie, que le jeune homme Henri Pauste s'en va au bordel, où il meurt dans d'atroces jouissances.

Alice et moi avons repris un semblant de vie commune, tout en vivant séparés. J'ai dû faire des efforts, sans m'en rendre vraiment compte. Elle faisait le point, peu à peu, sur son existence, sur la nôtre. Elle avait finalement quitté le Crédit Lyonnais de la Part-Dieu pour le service financier d'EDF. Nous vivions mieux nos crises d'égoïsme parce que nous avions chacun notre appartement. Nous savions pourtant que cela ne pourrait durer, qu'il faudrait surmonter le dernier obstacle, l'appartement commun, pour que tout revienne, complètement. Nous avons le temps. La naissance de Simon accéléra les choses.

XI

Je n'ai pas revu Matik à Lyon. Trois fois, je suis allé lui rendre visite en Touraine. Il était toujours gai quand je venais. Nous avons cessé les confidences. Nous parlions de sa nouvelle vie, de la nature, des livres qui nous avaient marqués. Je lui parlais de mon lycée – je venais d'être nommé à la Mulatière, ayant renoncé à quitter Lyon – et des potins de l'académie. Il avait entrepris de se *finir* au vin de pays, c'était son choix. Le liquide rouge était plus lent à le détruire que la cocaïne mais il avait besoin de ce temps pour écrire. Il me montrait des cahiers aux pages noircies de notes au crayon. Mais il ne me faisait jamais rien lire. C'était trop tôt sans doute. Je craignais qu'il n'ait pas le temps de finir, et que je ne puisse le relire.

Il m'aimait vraiment bien je crois. Avec son air de vautour assoiffé. Mais pas autant que moi. Il m'a fallu du temps pour me décoller de lui. Il était physiquement très affaibli. Je l'observais avec soin. Son corps sentait la ruine précoce, semé de taches sombres, de zones rougies par le feu. Mais quel feu ? Je lui en avais touché un mot, tout petit, un jour que nous revenions ensemble d'une promenade campagnarde. Je pensais encore pouvoir l'aider de son vivant.

Il avait souri. « Non, je ne suis pas sûr mais je n'y peux rien et toi non plus. Pourquoi t'intéresses-tu à mon corps désormais ? je te fais peur c'est ça ? Tu penses que je me drogue encore, que je suis malade ? hummm... J'aimerais bien tu sais, sentir le feu qui brûle la peau et la soulève en cloques légères. Mais non, ce n'est rien, rien que des marques de vieillesse, la nature, quoi. De vieillesse, tu m'as entendu ? Tu ne me crois pas ? Cottard, le médecin, s'en étonne à chaque fois qu'il me voit. Il prétend que ça se soigne, que l'hypoderme n'est pas touché. Il voulait que j'aie consulté. J'ai refusé. Ça sert à quoi d'effacer ce que l'on a de plus irréductible ? je ne tiens pas à ressembler à un acteur de cinéma. »

Aujourd'hui bien sûr, je sais qu'il ne m'a pas tout dit. Que le docteur Cottard n'a jamais existé. Que les plaques sont devenues plus grandes de jour en jour et qu'elles n'avaient rien de *naturel*. Mais il n'en était pas mort, de ces fichues plaques. Elles ne le faisaient même

pas souffrir. Elles le marquaient au fer rouge, comme les mauvais tatouages qu'il portait sur sa poitrine décharnée.

Il avait préféré précipiter son sort, moins enviable que je l'aurais voulu. Car je voulais lui ressembler, c'est vrai. Il s'était donné la mort, théâtralement, d'un coup de revolver dans la bouche, chez lui, devant sa table.

Il m'avait appelé deux jours plus tôt car il voulait me revoir. Il disait qu'il s'ennuyait un peu, que la campagne lui portait un peu sur le *cabochard*. J'avais accepté de venir passer quelques jours, au vert. Je n'ai appris la nouvelle que la veille de mon départ. Alex aurait sans doute préféré que ce soit moi qui le découvre, affalé sur sa table de cuisine, le revolver dans la main droite et enfoncée entre ses lèvres. C'est son voisin, un vieux libraire à la retraite, qui a donné l'alerte. Le notaire avait été immédiatement prévenu. Je n'avais plus qu'à *arriver*.

Il avait tout prévu. Dans un petit carnet rouge, en face de lui, il m'avait indiqué un certain nombre de choses. Personne d'autre que moi ne devait s'occuper de son enterrement. Sa mort, elle était entre mes mains, et comme sa vie l'avait été à Lyon elle s'étendait sur des bouts de papiers épars, une sorte de broussaille au fort goût de café.

FIN